

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

8



REVUE ET NOUVEAU

LE MOIS DE MARS

PAR L'ÉDITEUR

L'HEUREUSE

DÉCADE.



N O T E.

CETTE pièce , faite , apprise et jouée en cinq jours , fut , à la suite de *Nicaise Peintre* , annoncée par le couplet suivant , le jour dela première représentation.

AIR : *Du vaudeville de la soirée orageuse.*

A vos yeux on va retracer
Quelques traits de patriotisme :
L'auteur mit à les esquisser
Bien moins d'esprit que de civisme.
Vous verrez bien si son pinceau
A la ressemblance est fidèle ;
Chacun de vous , pour ce tableau ,
Au peintre a servi de modèle.

L'HEUREUSE DÉCADE,

DIVERTISSEMENT

PATRIOTIQUE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

DES Citoyens BARRÉ, LÉGER et ROSIERES.

*REPRÉSENTÉ à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville,
le 5e. jour de la première Décade du mois Brumaire,
de l'an 2e. de la République, une et indivisible.*

PRIX vingt sols.

A P A R I S;

ET SE TROUVE

CHEZ le Libraire du Théâtre du VAUDEVILLE;
ET à l'Imprimerie, rue des DROITS DE L'HOMME, n°. 44.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Père SOCLE.	(<i>Rosieres.</i>)
BONNEFOI , Marchand.	(<i>Léger.</i>)
LABECHE , Laboureur.	(<i>Duchaume.</i>)
LEJUSTE , Maire du village voisin.	(<i>Bourgeois.</i>)
ALERTE , jeune Volontaire.	(<i>La Cne. Laporte.</i>)
La Mère SOCLE.	(<i>Barral</i>)
La Cne. LEJUSTE.	(<i>Demay.</i>)
La Cne. LABECHE.	(<i>Lescot.</i>)
CECILE.	(<i>Dufay.</i>)
BABET.	(<i>Blosseville.</i>)

L'HEUREUSE DÉCADE ,

DIVERTISSEMENT

en un Acte et en Vaudevilles.

LE Théâtre représente une place publique de village , au milieu du Théâtre est une table au pied d'un arbre ; des bancs sont rangés sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Père SOCLE , la Mère SOCLE.

La Mère SOCLE.

COMMENT , mon ami , le dernier jour de la première Décade, suivant le calendrier républicain , tu te lèves si matin ! Nous devons cependant aujourd'hui nous reposer.

Le Père SOCLE.

AIR : *Ce fut par la faute du sort,*

Autrefois à l'erreur livrés ,
Tout entravait notre industrie
Les jours aux fêtes consacrés ,
Étaient perdus pour la patrie,

(Mais aujourd'hui c'est bien différent-)

Car après neuf jours de travaux ,
Chez nous , pleins d'une ardeur civique ,
Le jour précieux du repos
Est encor à la république.

La Mère S O C L E.

Eh ! que prétends-tu donc faire ?

Le Père S O C L E.

C'est notre jour aujourd'hui , ma vieille ; c'est le jour
du repos. Notre âge ne nous permet plus de partager la
fatigue des autres journées : mais , pour le bien de l'état ,
la sage vieillesse doit diriger et mettre à profit les
momens de loisir de la jeunesse qui l'environne.

La Mère S O C L E.

Hé bien , commençons la journée par faire notre
prière . . .

Le Père S O C L E.

Notre prière ! Ecoute , et tu répéteras avec moi.

AIR : *Un bandeau couvre.*

Toi qui fécondes nos champs ,
Par tes rayons bienfaisans ,
Soleil , je te révère.
Sur notre sol enchanté ,
A l'aspect de la liberté ,
Redouble la lumière.

La Mère S O C L E.

Répète moi , cher époux ,
Des vœux aussi doux. (bis)
Sans pein' je les retiendrai , je croi
Ils en val' ben d'autres ma foi :

(3)

Le Père S O C L E.

Dis avec moi :

E N S E M B L E.

Toi qui fécondes, etc. etc:

La Mère S O C L E.

Je crois qu'il a devancé notre prière , car depuis que nous avons la Liberté, il fait toujours un tems superbe.

Le Père S O C L E.

Et les enfans , comme il en vient !

La Mère S O C L E.

Et les récoltes , comme elles sont belles !

Le Père S O C L E.

Ça fait damner ceux qui prétendent que nous ne pouvons pas nous passer des autres.

La Mère S O C L E.

AIR : *Pourriez vous bien douter.*

Le sol fortuné de la France

N'attend rien du sol étranger :

Tout fier de sa richesse immense,

Aux siens il veut la partager.

Ah ! s'il engraisait l'indolence

Du fainéant industriel ,

Pourrait-il refuser l'aisance

Au citoyen laborieux ?

Le Père S O C L E.

Je t'ai dit vingt fois tout ce que tu me dis là.

La Mère S O C L E.

Mais que veux tu faire de ce grand livre que tu viens d'apporter ?

Le Père S O C L E.

Tu sais que les fêtes et dimanches je rassemblais
autour de moi nos quatre filles , nos deux gendres , et
les jeunes gens qui recherchent les deux cadettes , et
là je leur lisais l'histoire.

La Mère S O C L E.

Il faut leur rendre justice , ils l'écoutaient avec beau-
coup d'intérêt.

Le Père S O C L E.

Aujourd'hui ce n'est plus cela.

AIR : *La comédie est un miroir.*

La liberté doit rejeter
Ces monumens où chaque page ,
Semblait consacrée à dicter
Les maximes de l'esclavage :
De ces erreurs ne chargeons plus
Péniblement notre mémoire ,
Pour ne citer que des vertus ,
Ecrivons notre propre histoire.

La Mère S O C L E.

C'est ben vrai ; car dans tout ça le pauvre peuple était
toujours compté pour rien , et on aurait dit qu'il n'y avait
jamais eu que des rois et des princes dans le monde.

Le Père S O C L E.

Et un bon républicain ne doit plus s'en occuper.

Même air.

Car sans parler de ces tyrans
Que la postérité nous livre :
Dont tu connais les faits-méchans
Que je lisais dans mon grand livre ;
De ces rois , le moins odieux
Nous portait à l'idolâtrie ,

(5)

En attirant vers lui des vœux ,
Que l'on ne doit qu'à la patrie.

La Mère S O C L E.

Ah ! je vois ce que c'est : tu as écrit tout ce que ta
famille a fait pour la république.

Le Père S O C L E.

Dans la première décade de l'Ere républicaine , j'es-
père bien écrire ce qui se passera dans les autres. Puissai-je
ne pas vivre un seul jour sans y consigner une action
utile à mon pays !

Le Père S O C L E.

Mais nos enfans ne sont pas rassemblés . . . Eh ! voilà
déjà Cecile et Babet !

S C È N E II.

Les précédens , CECILE , BABET.

CECILE et BABET.

BONJOUR mon père , bonjour maman.

Le Père S O C L E.

Bonjour mes enfans , bonjour . . . vous voilà déjà
prêtes . . . ça ne m'étonne pas . . . aujourd'hui Cecile
est bien sure de voir son amoureux , et Babet de recevoir
des nouvelles du sien.

B A B E T.

Nous sommes si près des frontières , qu'il ne passe
pas un seul jour sans m'en donner.

Le Père S O C L E.

Et ces petites raisons là éveillent les filles de bon
matin.

(6)

CECILE.

Ça n nous fait pas oublier le reste. Votre déjeuner est prêt.

La Mère SOCLE.

Ces pauvres enfans ! Cecile et Babet ont toujours été deux filles de précaution.

CECILE et BABET.

AIR : *Du vaudeville de Georges et Gros Jean.*

Par votre exemple et vos discours,
Nous faire aimer la république ;
C'est là votre travail unique ,
Nous les mettons à profit tous les jours.
Oui , votre leçon est suivie ,
Nos soins pour vous en sont garants :
Le tendre amour qu'on porte à ses parens
Mène à l'amour de la patrie.

Le Père SOCLE.

Bien , mes enfans : ça , ma vieille ! allons déjeuner ; et vous petites , ne touchez pas à ce livre là jusqu'à mon retour.

BABET.

Non mon père.

SCÈNE III.

CECILE , BABET.

BABET.

LES bons parens. Comme ils nous aiment !

CECILE.

Et comme nous le leur rendons !

(7)

B A B E T.

Dis donc ma sœur , je n'ai jamais vu ce livre-là à
mon père

C E C I L E.

Ni moi non plus.

B A B E T.

Il en avait d'autres ben aussi gros.

C E C I L E.

Et qu'il nous ordonnait d'lire.

B A B E T.

Ce qui ne nous amusait pas toujours.

C E C I L E.

Et il ne veut pas que nous touchions seulement à
celui-ci.

B A B E T.

AIR : *Je me suis par un matinet.*

Pourquoi donc papa ,
De ce grand livre là ,
Nous fait-il tant peur! . . .

C E C I L E.

Cela te tient au cœur.
Heureusement , heureusement ma sœur
Tu n'es pas curieuse.

B A B E T.

Non certainement.

C E C I L E.

Même air.

C'est queuq' chos' de nouveau ,
Ça doit être ben biau ;
Si je n'avais pas peur . . .

(3)

B A B E T.

Cela te tient au cœur ,
Heureusement , heureusement ma sœur
Tu n'es pas curieuse.

C E C I L E. *à part.*

Je grill' de le voir.

B A B E T *à part.*

Je voudrais ben l' savoir.

E N S E M B L E.

Sans qu'on s' dout' de rien ,
N'y aurait-il pas d' moyen . . .

(*Elles ouvrent le livre.*)

Heureusement , les fill's , on le sait bien ,
Ne sont pas curieuses.

B A B E T.

Tiens , vois-tu , Cecile , on parle de moi dans ce livre..
Lis donc , lis donc . . . Babet , après la campagne , épousera
son amoureux , qui est aux frontières , s'il continue de
s'y distinguer , quoiqu'il n'ait que seize ans . . . Oh ! que
je suis contente.

C E C I L E.

Oh ! voyons donc s'il est aussi question de moi ? Oui
vraiment , tiens Babet : Cecile épousera son amoureux . . .

SCENE

SCÈNE IV.

Les précédentes , BONNEFOI.

BONNEFOI , arrivant.

MAIS j'y compte bien ; il y a assez long-tems que je me suis arrangé pour ça . . . bonjour Cecile . . . bonjour , ma petite Babet. Hé bien ! est-ce que le papa et la maman sont encore chez eux ?

B A B E T.

Ils déjeûnent.

B O N N E F O I.

Comme vous voyez , me voilà arrivé de bonne heure ; mais aussi c'est aujourd'hui jour de repos , j'ai fermé boutique , et je viens me délasser auprès de ma prétendue.

A I R : *On compterait les diamans,*

De toi ma chère si j'ai fait choix ,
C'est pour étendre mon commerce ;
Chacun sait qu'un joli minois ,
Ne nuit pas à l'état qu' j'exerce ;
Or je veux prouver mon savoir ,
Et je prétends que chacun dise
En voyant ma femme au comptoir ,
Il se connaît en marchandise.

Je vends des bijoux , des rubans ,
Des chos' d'un prix considérable ;
On trouv' chez moi , dans tous les ten.
L'utile ainsi que l'agréable.

B

Je puis en objets curieux
Satisfaire mainte pratique,
Mais tu s'ras toujours à mes yeux
La meilleur' pice de ma boutique.

C E C I L E.

C'est trop galant, mon ami Bonnefoi.

B O N N E F O I.

Voilà, mamzelle, ce que mon cœur pense à vot' égard, et ce qu'il a chargé ma bouche de vous dire.

C E C I L E.

Et pour ces petites choses là, je suis toute oreille.

B O N N E F O I.

Mais, qu'a donc la petite sœur, elle paraît rêveuse.

C E C I L E.

Comme son amant est absent, not' bonheur lui fait peut-être de la peine.

B A B E T.

Moi! mon dieu non: je n'ai pas mon amant auprès de moi, c'est vrai; mais il est à combattre les ennemis de ma patrie, ainsi je n'ai pas lieu d'être fâchée de son absence: je n'aurai que plus de plaisir à le revoir quand il reviendra vainqueur.

B O N N E F O I.

C'est bien ça ma petite, voilà comme toutes les filles pensent en France... Ah! ça, écoutez donc ma future, savez vous que vous n'êtes pas trop honnête...

C E C I L E.

Comment...!

B O N N E F O I.

Vous ne m'offrez pas seulement à déjeuner ; il me semble cependant que le jour du repos n'empêche pas de manger.

C E C I L E.

Eh ! viens , mon ami ; mon père et ma mère sont à table , tu leur tiendras compagnie.

S C È N E V.

B A B E T *seule.*

J'AI beau le cacher , le bonheur de ma sœur me rappelle trop l'absence de mon amant ! mais que dis-je :

A I R : *Je n'aime pas une porte.*

En battant les ennemis ,
 Lorsque tu trouves des charmes ,
 A mon cœur est-il permis
 D'éprouver quelques allarmes !
 Mon cher amant , parmi les armes ,
 A moi songes tu chaque jour ; (bis.)
 Ah ! souviens toi , je t'en prie ,
 Souviens toi d'une amante chérie ;
 Tu peux donner sans retour ,
 Tous les jours à la patrie ;
 Mais au moins pour ton amie ,
 Donne un instant à l'amour.

SCÈNE VI.

BABET, LABECHE, et sa
Femme.

BABET.

AIR : *Des billets doux.*

C'EST Labeche que j'aperçois,
Sa femme est avec lui, je crois,
Tout près d'elle il s'avance.
Ils jouissent du vrai bonheur;
Quelque jour la petite sœur
Aura la même chance.

La Femme LABECHE, LABECHE,
un morceau de pain à la main, et une grappe de raisin.

E N S E M B L E.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Dieu merci l'ménage est rangé,
La ferme est en bon ordre :
Chez not' pèr' je prenons congé
Tout l'jour sans en démordre.

BABET.

Il fallait donc dans ce cas là
V'nir déjeuner avec l'papa
Par là :

LABECHE.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
La faim m'prend trop matin pour ça,
là, là,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

La Femme L A B E C H E.

C'est son second déjeuner que v'la,
là, là.

L A B E C H E.

De c'tila qu'inventa l'raisin,
L'idée était ben folle:
Par pure amitié pour le vin,
Moi je le prens en bole.

La Femme L A B E C H E.

Sans te gronder on te dira,
Que ne le prends-tu toujours comm' ça
là là.

L A B E C H E.

Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
L'automn' est ben trop court pour ça.
là là.

La Femme L A B E C H E.

Oh! tu as toujours d'excellentes raisons.

L A B E C H E.

Tu conviendras, not' femme, qu'un petit verre de vin
ben placé dans la tête d'un mari, n'a jamais troublé le
ménage.

B A B E T.

Dis donc, mon frère, ordinairement Lejuste et sa
femme ont coutume de venir avec vous, pourquoi donc
estes-vous venus tout seuls aujourd'hui?

L A B E C H E.

Oh! dame un maire a des affaires; mais il viendra dès
qu'il pourra.

(On joue la ritournelle du chœur suivant.)

B A B E T.

Le déjeuner est fini . v'la tout le monde qui revient.

SCÈNE VII.

Le Père SOCLE, La Mère SOCLE,
LABECHE, sa Femme, BON-
NEFOI, CECILE et BABET.

CHŒUR.

AIR : *De l'arrivée de Favart.*

Ah pour des parens
L E S E N F A N S.

Ah ! pour vos enfans

E N S E M B L E.

Quels doux momens !

Chantons ensemble

Le jour précieux,

Qui dans ces lieux

Tous nous rassemble.

Le père SOCLE.

Quand j'embrasse mes enfans ,

Les ans

Pour moi sont moins pesans.

La Mère SOCLE

Leurs soins caressans ,

Leurs vœux touchans

Me rendent mon printems ;

CHŒUR.

Ah ! pour des parens , etc.

LES ENFANS.

Ah! pour vos enfans , etc.

Le Père SOCLE.

Enfin nous voila réunis

BONNEFOI.

Non , cher père ; et ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'il ne manque que votre second gendre , et sa femme.

LABECHE.

Et ça vous étonne ! ça citoyen Bonnefoi ! Lejuste n'est-il pas le maire de son village ? Et s'il est retenu a son poste , n'est-ce pas comme s'il étoit avec nous ?

Le Père SOCLE.

Rien de plus vrai.

AIR : *Vaudeville de l'Île des Femmes.*

Fier de son rang , de ses moyens ,
Le moindre agent du ministère ,
Jadis , même au milieu des siens ,
Se plaçait dans une autre sphère ,
Mais un magistrat , dans le tems
Où partout l'égalité brille ,
Quoi qu'éloigné de ses parens ,
Est toujours avec sa famille.

La Mère SOCLE.

En ce cas , supposons qu'ils sont ici.

Le Père SOCLE.

Oui , et commençons. Ça , mes enfans , vous voyez bien ce livre là !

BONNEFOI.

Oui , mon père , et si vous voulez , pour vous en épargner la peine , j'vas faire la lecture.

Le Père SOCLE.

Un moment !... Ce livre tout gros qu'il est , n'a cependant que deux pages d'écrites , et c'est vous tous , mes enfans , qui les avez dictées.

T O U S.

Nous !

Le Père SOCLE.

Vous-même. De ce côté-ci , sont consignées toutes les actions de ma famille , pendant cette décade ; par ici , sont mes réflexions , et c'est Bonnefoi qui commence....

B O N N E F O I.

Moi ! qu'est-ce que j'ai donc fait le premier jour !

Le Père SOCLE.

Exécuté la loi du *maximum* , même avant qu'elle fût promulguée.

B O N N E F O I.

Et vous trouvez du mérite à cela !

AIR De *Joconde*.

Aurais-je imité , sans rougir ,
Cetle caste incivique !
Qui calcule , pour s'enrichir ,
La misère publique ,
Un français dont l'cœur est ouvert
Aux principes sévères ,
Croit gagner encor , lorsqu'il perd
Pour le bien de ses frères.

Le Père SOCLE.

Cecile , le second jour te regarde.

C E C I L E.

Moi , papa !

Le

Le Père S O C L E.

Oui, toi-même. N'as-tu pas sacrifié du linge de ton trousseau, pour l'usage de trois braves jeunes gens, qui voloient à l'armée?

C E C I L E.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Ah ! pour ces guerriers généreux ,

Quel léger sacrifice !

N'est-on pas toujours trop heureux

De leur rendre service ?

Du cœur de tout bon citoyen ,

Ils ont droit de l'attendre :

Peut-on laisser manquer de rien ,

Ceux qui vont nous défendre !

Le Père S O C L E.

D'après ces deux actions là , si personne ne s'y oppose , mon avis est , que Cecile et Bonnefoi soient mariés à la prochaine décade.

B O N N E F O I.

Oh ! papa, je vous réponds , que c'est l'avis de tout le monde ; n'est-il pas vrai, mes amis ?

T O U S.

Oui, oui, c'est notre avis.

B O N N E F O I.

Et le tien aussi, Cecile.

C E C I L E.

En toute occasion , j'ai toujours été de l'avis de ma famille.

Le Père S O C L E.

Eh ! bien, mariez-vous, j'y consens.

La Mère S O C L E.

Aimez-vous bien.

L A B E C H E.

Et ayez beaucoup d'enfans.

Le Père S O C L E.

Oui , beaucoup d'enfans!

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Leurs yeux innocens s'ouvriront

Pour voir le bonheur de la France :

Plus heureux que nous , ils seront

Républicains dès leur naissance.

L A B E C H E.

Hé ben ! papa , est-ce qu'il n'y a plus rien dans votre livre.

Le Père S O C L E.

Oh ! que si fait : le troisième jour de la décade , Labeche, mon gendre , a fait un jugement téméraire sur sa femme.

L A B E C H E *à part.*

Je me suis permis là , une jolie question , c'étoit ben la peine , d'écrire cela.

Le Père S O C L E.

Oh ! j'écris tout ; et je ne pardonne pas les injustes mouvemens de jalousie.

L A B E C H E.

Mettez-vous à ma place : je rentre chez moi le soir , j'n'y vois pas ma femme , je la cherche par-tout , et je ne la trouve qu'à quatre heures du matin.

Le Père S O C L E.

Mais où ? dans la salle destinée aux travaux publics , où elle avoit passé une partie du jour , et la nuit toute entière , à travailler avec ses voisines , à l'habillement , et à l'équipement de nos troupes.

La Femme L A B E C H E.

Tu m'avois dit que tu ne devois pas rentrer , et je n'avois pas cru pouvoir mieux employer le tems de ton absence.

L A B E C H E , *avec humeur.*

Je sais ben tout cela , et c'est toi qui a les honneurs de la journée.

Le Père S O C L E.

AIR : *Le lendemain.*

Qoi ! si ta ménagère
Ce jour là fit mieux que toi ,
Faut-il être en colère !
Jusqu'au bout écoute moi :
Envain ta bile s'épanche ,
Car en vrai républicain
N'as-tu pas pris ta revanche
Le lendemain ?

La Mère S O C L E.

Quoi donc qu'il a fait ?

Le Père S O C L E.

Ce qu'il a fait ! le quatrième jour , après avoir fourni le contingent exigé par la loi , Labeche a , de plus , approvisionné lui seul , un marché qui manquoit totalement de grain.

L A B E C H E.

Comment morgué , est-ce que je n'ai pas l'honneur
d'être laboureur ?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

C'est à mes mains que la terre
A confié ses trésors ,
Je n'en suis qu' dépositaire ,
J' les partage sans efforts.
On donna le nom de père
Au laboureur en tout tems :
Pour le mériter, j'espère,
Qu'il doit nourrir ses enfans.

Le Père S O C L E.

Voilà comme j'ai toujours pensé ; aussi ton article dans
mon livre, vaudra bien celui des autres.

S C È N E V I I I.

Les Précédens , L E J U S T E , La Cne.
L E J U S T E.

L E J U S T E , et sa Femme.

AIR : *Des bonnes gens.*

AU gré de notre envie ,
Nous accourrons près de vous ;
Toujours de notre vie ,
C'est le moment le plus doux :
Chantons et buvons rasade ,
Egayons notre loisir :
Car le jour de la décade
Doit être un jour de plaisir.

Le Père S O C L E.

Tu as bien fait d'arriver , car dans le livre dont je t'ai parlé , j'en étois à l'article de ta femme.

La Cne. L E J U S T E.

Qu'est-ce que c'est que ce livre ?

L E J U S T E.

Je t'expliquerai cela , ma bonne amie.

Le Père S O C L E.

Le cinquième jour de la décadé , la citoyenne Lejuste , est parvenue à découvrir un complot formé pour semer la division parmi les patriotes.

La Cne. L E J U S T E.

Mais , mon père , il n'y a là rien de bien méritant. La femme d'un magistrat du peuple ne doit-elle pas consacrer tout son tems à seconder la vigilance de son mari ?

Le Père S O C L E.

Aussi as-tu bien réussi. Car mon gendre le lendemain , scut par son adresse et sa fermeté , déjouer les manœuvres des malveillans , et prévenir une division , qui pouvoit devenir funeste à la chose publique.

L E J U S T E.

AIR : *A quoi bon ces pleurs superflus.*

Etre doux avec fermeté ,
Juste autant que severe ;
D'un maire , ami de l'équité ,
Tel est le caractère.
Pour jamais à l'égalité
Mon cœur sera fidèle :

J'ai vécu pour la liberté ,
Et je mourrai pour elle.

2e. Couplet.

Patriotes , des malveillans ,
Craignez surtout le piège :
Pour diviser vos sentimens ,
Partout on vous assiège :
Fermes dans votre opinion ,
Repoussés toute amorce ;
Car la concorde et l'union
Seules font notre force.

Le Père S O C L E.

Poursuivez mon gendre ; l'estime et la confiance du
peuple , seront le prix de votre conduite.

L E J U S T E.

Et cette récompense est la seule , qui puisse flatter un
vrai républicain.

(On entend dans l'éloignement , l'air de la carmagnole.)

Le Père S O C L E.

Hé bien , qu'est-ce que j'entends !

L A B E C H E.

Il me semble , que c'est du côté de la municipalité.

La Femme L A B E C H E.

Quelque bonne nouvelle , qui nous arrive des armées.

B O N N E F O I.

J'm'en vais vous dire ça : quand j'entends un refrain pa-
triotique , il n'y a pas moyen que je tiennne en place , il
faut que je sache ce que c'est. Viens-tu Cecile ?

C E C I L E.

Oui , si ma mère le permet.

La Mère SOCLE.

Vas, vas ma fille; avec un bon patriote, tu n'es pas en mauvaise compagnie.

SCÈNE IX.

Les Précédens, excepté BONNEFOI
et CECILE.

L A B E C H E à Babet.

Et la petite sœur, n'est pas tentée de les suivre.

B A B E T.

Pas du tout, mon frère, je suis fort bien ici.

Le Père SOCLE.

Elle a raison: car son tour arrive.

B A B E T.

A moi, mon père.

B A B E T.

Qu'à-t-elle donc fait, la petite sœur?

Le Père SOCLE.

Le septième jour de la décade, la petite sœur a été joy-
liment grondée par sa maman.

L A B E C H E.

Contez-nous donc ça ma mère.

La Mère SOCLE.

AIR : *Courant d'la blonde à la brune.*

En revenant au village,
Par le chemin du buisson,

Je vois Babet toute en nage,
Qui rentrait à la maison.
Je m'en approche en arrière,
Et dans cet instant , grands dieux !
Quel spectacle pour une mère ,
Babet s'offre à mes yeux,
L'œil animé ,
Le visage eufâmé ,
Le fichu
Disparu :
Jugez de ma colère.

L E S E N F A N S .

Oh ! là dessus , ma mère , on s'en rapporte à vous.

L A B E C H E .

Sur le chapitre des fichus , je me souviens que ma belle-
mère , n'a jamais voulu entendre raison.

B A B E T .

Oui , mais ma mère n'a pas été fâchée long-tems.

L A B E C H E .

Que lui as-tu donc dit pour ton excuse ?

B A B E T .

La vérité.

AIR : Je suis simple , née au village.

Arrivant au prochain village,
Un soldat , tout couvert de sang ,
Se trainait faible et languissant ;
Je m'en approche avec courage ,
Et pour l'aider dans le voyage ,
Je lui présente un bras tremblant.

Mineur.

Je vois sa blessure cruelle
Encore tout près de se rouvrir ,

Et

Et n'ayant rien pour la couvrir,
Je prends, n'écoutant que mon zèle,
Le joli fichu qu'en partant
Tu m'as laissé, cher amant.

Mais.

Garde toi de la jalousie,
Si tu venais à le savoir :
En remplissant ce saint devoir,
Ma foi n'a point été trahie ;
Dans tout soldat de la patrie,
C'est toujours toi que je crois voir.

T O U S.

Ah ! ah ! c'est bien différent.

La Mère S O C L E.

AIR : *De vos bontés, de votre amour.*

D'après ce récit ingénu,
Jugés que devint ma colère !
A mon cœur vivement ému,
Ma Babet n'en fut que plus chère.

Le Père S O C L E.

Oh ! sans contredit !

La simple et timide beauté,
Ote, sans blesser la décence,
Pour soulager l'humanité,
Le voile heureux de l'innocence !

L A B E C H É.

Oh ! rien de plus juste : en pareil cas, tout est excusable.

Le Père S O C L E.

Il y a mieux, mes enfans : cette bonne action là a eu des suites heureuses ; car le lendemain, huitième jour de la décade, ma vieille, qui voulait constater le fait, a

D

porté à ce brave militaire de son heaume , et de son
élixir ; et notre pauvre blessé , va déjà beaucoup mieux.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

Les Précédens , **A L E R T E** , entouré de
tout le village , arrive , tenant un drapeau
D'une main , et ayant l'autre bras en écharpe.

C H Œ U R.

AIR : De cadet Roussel.

D'ALERTE chantons la valeur,
Parmi nous il revient vainqueur

B A B E T.

Ah ! mon cher Alerte.

C H Œ U R.

De ses parens , de sa maîtresse

Il mérite ben la tendresse.

C'drapeau vraiment ,

Preuve qu'il est un bon enfant.

B O N N E F O I.

Hé ben ! Babet , tu es contente : voilà ton amoureux
arrivé.

B A B E T.

Mais il est blessé.

A L E R T E.

Oh ! ce n'est rien. Je ne puis pas remuer ce bras là ;
mais il m'en reste encor un pour défendre mon pays.

Le Père S O C L E.

Viens , mon ami , viens m'embrasser , et raconte moi
comment tu t'es rendu maître de ce gage , de la défaite de
son ennemis.

A L E R T E.

AIR : *De la Carmagnole.*

Hier matin , dès le point du jour ,
On entend battre le tambour.
Avec courage le soldat ,
Soudain se prépare au combat.
Chacun d'nous s'est promis
De faire aux ennemis ,
Danser la carmagnole
Au bruit du son , (bis.)
Danser la carmagnole ,
Au bruit du son du canon.

L A B E C H E.

Et il paraît que vous leur avez tenu parole.

L E J U S T E.

D'une jolie manière , j'n'en vante.

2e. *Couplet.*

On sonn' la charge ; il fallait voir
Comm' chacun faisait son devoir ,
Des mains d'un grand vilain houzard ,
J'veux arracher cet étendart ;
Il s'fait un peu prier ,
Mais j'lui fais , sans quartier ,
Danser la carmagnole , etc.

3e. *Coup.*

Chacun d'son côté s'bat si bien ,
Qu'il fait déloger l'aurichien ;

Alors ces messieurs , sans façons ,
Brav'ment nous montrent les talons ;
En mesure , à propos ,
Nous battons sur leurs dos ,
L'air de la carmagnole
Au bruit , etc.

Le Père S O C L E.

Bien , mon gendre , bien. Ça , mes enfans , chacun de
vous dans son état , a consacré un jour de la décade. Le
uvième était en blanc sur mon livre , mais le voilà
j'espère glorieusement rempli.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Amis , à jamais ,
Par de pareils traits
Remplissons chaque décade.
Que l'esprit , surtout ,
Qui nous guide en tout ,
Croisse et jamais ne *décade*.

(quant à ce brave jeune homme)

Qui si bien a

Terminé la

Décade

Il aimera

Aisement la

Décade :

Babet le chérit , on les mariera

A la prochaine décade.

A L E R T E.

Ma chère Babet !

B A B E T.

Maintenant , je n'ai plus rien à désirer.

Le Père S O C L E.

Ça , mes amis , c'est le jour du repos ; que tout le monde

ici partage notre bonheur et nos plaisirs; qu'on apporte
du vin, et qu'on se divertisse.

L A B E C H E.

Bien dit, papa.

B O N N E F O I.

Allons, petit frère, chante nous, pour nous mettre en
train, quelque chanson du régiment.

La Mère S O C L E.

Songez donc qu'il souffre, et que cela, peut l'incom-
moder.

A L E R T E.

Oh! ce n'est rien, maman, on vient de mettre du
baume à mon mal, et je répons d'une prompte guérison.
Allons, chorus.

V A U D E V I L L E.

ARR : *On doit soixante mille francs.*

Ier. Couplet.

Pour terrasser nos ennemis,
Tous les français, mes bons amis,
Sont de chauds patriotes.
Mais pour réussir tour-à-tour,
En guerre aussi bien qu'en amour,
Vive les sans-culottes.

2e. Coup.

A tort on dit que les prussiens,
Les anglais et les autrichiens
Ne sont point patriotes:
J'vous jure ici, qu' dans nos exploits,
Nous l'z'avons rendus plus d'une fois
Tout-à-fait sans-culottes.

B O N N E F O I.

Hé bien ! petit frère , est-ce que c'est là tout ?

A L E R T E.

Il y en a bien encore , mais c'est que les suivans sentent un peu le corps-de-garde.

B O N N E F O I.

Chante , chante toujours ; est - ce que tous les Français , ne sont pas soldats.

3e. Couplet.

Si j'fais un amant , dit Manon ,
Je veux avoir un franc luron ,
Qui soit bon patriote.
L'habit , la coëffur' ne m' font rien ,
Mais pour son bien et pour le mien ,
J'l'aim'rais mieux sans-culotte.

4e. Couplet.

J'aimais un peu le beau Damis ,
Qui , quoiqu'assez joliment mis ,
Etait bon patriote.
Mais combien s'accrut mon ardeur ,
Quand le trouvant à la hauteur ,
Je le vis sans-culotte.

A U P U B L I C.

On a voulu dans ces couplets ,
Offrir quelqu'agréables traits ,
Pour de bons patriotes.
Si vous avez ri de bon cœur ,
Claquez et l'auteur et l'acteur ,
Ils sont tous sans-culottes.

A V I S.

Persuadé que le genre du Vaudeville peut servir autant que toute autre à propager les principes républicains, et à maintenir l'esprit public, puisque le soldat sous la tente, l'artisan dans son atelier, peut avoir continuellement à la bouche un refrain patriotique, j'avertis que tous les théâtres de Paris et de la république pourront représenter les pièces purement patriotiques que je ferai, soit seul, soit en société, à commencer par l'*Heureuse Décade* qui a eu le bonheur de réussir. Ainsi, les directeurs, ou entrepreneurs qui désireront se les procurer, peuvent s'adresser au théâtre; on les leur délivrera avec la permission de les jouer, sans aucune rétribution d'auteur.

Signé, BARRÉ.

A V I S

Permettez que le genre du Vocabulaire pour
servir avant que toute autre chose, les prin-
cipes républicains, et à maintenir l'esprit public,
quelques le soient sous la tente, l'artisan dans son
atelier, pour avoir connaissance à la bonne
un tel ou tel, l'artisan que tous les
chefs de l'Etat et de la République pouront re-
présenter les pièces d'un tel ou tel, l'artisan
l'Etat, soit seul, soit en société, à commencer
par l'Etat, l'Etat, puis en la République
l'Etat, l'Etat, les directeurs, et entrepreneurs
qui desiront se les procurer, peuvent s'adresser
aux mêmes; on les leur délivrera avec la même
don de les faire, sans aucune rétribution d'au-

tant.

2500. BARRÉ.



